

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ADRESSE
AUX PATRONS DES
MÉLANGES RELIGIEUX.

SOUFFRANCES DE L'HIVER.

Le souffle de l'automne a jauni les vallées,
Leurs feuillages, errans dans les sombres allées,
Sur le gazon flétri retombent sans couleurs.
Adieu l'éclat des cieux ! leur bel azur s'altère,
Et le soupir charmant de l'oiseau solitaire
A disparu comme les fleurs.

L'aquilon seul gémit dans les campagnes nues ;
Tout se voile ; les cieux, vaste océan de nues,
Ne reflètent sur nous qu'un jour terne et charnant :
L'orage s'est levé, l'hiver s'avance et gronde,
L'hiver, saison des jeux pour les riches du monde,
Saison des pleurs pour l'indigent.

Oh ! le vent déchaîné sème en vain les tempêtes,
Heureux du monde ! il passe et respecte vos fêtes :
L'ivresse du plaisir embellit vos instans ;
Et malgré les hivers, vous respirez encore,
Dans les tardives fleurs que vos soins font éclore,
Un dernier souffle du printemps.

Et le bal recommence, et la beauté s'oublie
Aux suaves concerts de la molle Italie,
A ces accords touchans de grâce et de langueur ;
Et, bercée à ces bruits qu'un doux écho prolonge,
Votre âme à chaque instant traverse comme un songe
Tous les prestiges du bonheur.

Mais la douleur aussi veille autour de sa proie :
Soulevez, soulevez ces longs rideaux de soie
Qui défendent vos nuits des lueurs du matin.
Hélas ! à votre seuil que verrez-vous paraître ?
Quelque femme éplorée, ou bien encor, peut-être,
Un vieillard tout pâle de faim.

Oh ! vous ne savez pas ce qu'on souffre à toute heure
Sous ces toits indigens, frêle et triste demeure,
Où l'aquilon pénètre, et que rien ne défend :
Non, vous ne savez pas ce que souffre une mère,
Qui, glacée elle-même au fond de sa chaumière,
Ne peut réchauffer son enfant !

Non, vous n'avez pas vu ces fantômes livides
Sous vos balcons dorés tendre des mains avides :
Le bruit des instrumens vous dérobe à moitié
Ce cri que j'entendais au pied de vos murailles,
Ce cri de désespoir qui va jusqu'aux entrailles....
Oh ! pitié ! donnez par pitié !

Pitié pour le vieillard dont la tête s'incline !
Pitié pour l'humble enfant ! pitié pour l'orpheline
Qu'un peu d'or ou de pain sauve du déshonneur !
Ils sont là, leur voix triste essaie une prière,
Dites : resterez-vous aussi froid que la pierre
Où s'agenouille la douleur ?

Je le demande au nom de tout ce qui vous aime,
Je le demande au nom de votre bonheur même,

Par les plus doux penchans et par les plus saints nœuds ;
Et si ces mots sacrés n'ont pu toucher votre âme,
S'il faut un nom plus grand, chrétiens, je le réclame,
Au nom du Christ, pauvre comme eux.

Donnez : ce plaisir pur, ineffable, céleste
Est le plus beau de tout, le seul dont il nous reste
Un charme consolant que rien ne doit flétrir :
L'âme trouve en lui seul la paix et l'espérance,
Donnez, il est si doux de rêver en silence
Aux larmes qu'on a pu tarir.

Donnez : et quand viendra cette heure où la pensée
Sous le vent de la mort languit toute oppressée,
Le frisson de vos cœurs sera moins douloureux ;
Et quand vous paraîtrez devant le juge austère,
Vous direz : j'ai connu la pitié sur la terre,
Je puis la demander aux cieux !

PRIERE DU PAUVRE.

O toi dont l'oreille s'incline
Au nid du pauvre passereau,
Au brin d'herbe de la colline
Qui soupire après un peu d'eau !

Providence qui nous console,
Toi qui sais de quelle humble main
S'échappe la secrète obole
Dont le pauvre achète son pain !

Charge toi seule, ô Providence,
De connaître nos bienfaiteurs,
Et de puiser leur récompense
Dans les trésors de tes faveurs !

Mais que le bienfait qui se cache
Sous l'humble manteau de la foi,
A leurs mains pieuses s'attache
Et les trahisse devant toi !

Qu'un vœu qui dans leur cœur commence,
Que leurs soupirs les plus voilés
Soient exaucés dans ta clémence
Au moment qu'ils sont révélés !

Que leurs mères, dans leur vieillesse
Ne meurent qu'après des jours pleins !
Et que les fils de leur jeunesse
Ne restent jamais orphelins !

Mais que leur race se succède
Comme les chênes de Membré,
Dont aux ans le vieux tronc ne cède
Que quand le jeune a prospéré !

Ou comme ces eaux toujours pleines,
Dans les sources de Siloé,
Où nul flot ne sort des fontaines
Qu'après que d'autres ont coulé.

L'ÉPIPHANIE étant fête d'obligation, les *Mélanges* ne paraîtront point vendredi.

En commençant cette nouvelle année qui est la troisième de l'existence des *Mélanges*, nous demandons à nos lecteurs la permission de jeter un regard rétrospectif sur les événemens principaux qui ont marqué celle qui vient de finir. En somme, nous avons à nous féliciter de l'année 1842. Chez nous d'abord, nous avons vu s'opérer une régénération religieuse et morale qui a dépassé de beaucoup les plus vastes espérances. Un retour rapide, universel aux pratiques religieuses, un empressement admirable à la ville, à la campagne, pour tous les exercices des missions, des retraites, du Jubilé, pour toutes les faveurs spirituelles ménagées avec tant d'abondance dans le pays durant les douze mois qui viennent de s'écouler; un entraînement généreux dans l'accomplissement des sacrifices qu'impose la société de tempérance; des conversions nombreuses, des abjurations fréquentes; des milliers d'associés nouveaux à l'Archiconfrérie du Très-Saint et Immaculé Cœur de Marie; la religion remise en honneur dans tous les lieux, dans toutes les conditions, de façon qu'il est déshonorant aujourd'hui de ne pas se montrer chrétien; des établissemens nouveaux ecclésiastiques et religieux; puis des œuvres admirables de foi, de sacrifice et de charité: de la charité partout et toujours. Certes, ce sont là des faits consolans, et qui ne laissent plus de limites à nos futures espérances. Et Dieu comme pour nous récompenser du bien spirituel opéré parmi nous, a voulu que dans l'ordre temporel nous ayons aussi des actions de grâces à lui rendre. Nous avons vu nos droits respectés et reconnus; nous sommes entrés comme par miracle dans une ère de justice et de liberté dont les heureux commencemens font présager un avenir plus heureux encore. La pauvreté est grande, il est vrai; mais les objets de nécessité première ne manquent pas; et si les besoins du luxe et des superfluités sont en souffrance, ils apprennent de jour en jour à en faire le sacrifice: les souffrances du commerce sont des leçons qui ne seront pas perdues pour l'expérience et l'on cherchera ailleurs, nous l'espérons, une autre source de richesse et de bonheur. Ainsi, sous le rapport religieux et social, notre cher Canada est en voie de prospérité et doit bénir la Providence.

À l'extérieur le spectacle que nous offre le monde entier n'est pas moins consolant. Le même retour au bien et à la religion s'y fait remarquer. Le catholicisme fait chaque jour des progrès étonnans; les préjugés tombent dans tous les pays; l'unité de l'Église romaine est de mieux en mieux comprise et appréciée. Cette bonne mère voit revenir dans son sein des fils qu'elle croyait à jamais perdus, et elle se dit comme la Jérusalem antique: d'où me viennent ces nombreux enfans? Le puseïsme, nous allons presque dire le catholicisme, se propage rapidement en Angleterre et dans toutes ses colonies, et il va devenir de bon ton d'appartenir aux doctrines nouvelles, tant elles sont populaires et respectées. Des églises nombreuses sont bâties, des ordres religieux sont introduits, des institutions religieuses, de bienfaisance et de charité sont fondées dans tous les pays catholiques et protestans, sans distinction; en France et en Italie leur nomenclature devient une véritable étude, en Angleterre, en Irlande, en Hollande, dans tous les lieux de l'Allemagne, c'est un fait de tous les jours. Les souverains se sont comme donné la main pour favoriser ou du moins permettre cette propagande catholique; et elle forme comme un vaste réseau qui enveloppe l'ancien monde pour le gagner à Jésus-Christ et le sauver. Des missionnaires intrépides quittent sans nombre leur patrie et leurs affections les plus légitimes et les plus chères pour traverser les mers, parcourir les déserts lointains, et chercher, au milieu des privations et des dangers, des conquêtes à l'Évangile; pour trouver souvent la mort et le martyre sur une terre étrangère, et tomber victimes de leur dévouement et de leur zèle sur le corps encore tiède de ceux qui les ont devancés. De faibles femmes devenues fortes par l'esprit de charité qui les anime, marchent à la suite de ces hommes généreux, et vont prodiguer à des barbares les trésors que Dieu mit dans leurs cœurs, sans souci des périls et de la pauvreté qui les accompagnent; heureuses de se sacrifier et de mourir ignorées et méconnues du monde, mais sûres des récompenses qui les attendent dans les cieux. Jamais cet héroïsme des missionnaires catholiques ne fut plus fréquemment constaté que dans l'année dernière. Si nous jetons un coup-d'œil sur les lettres et les arts, nous verrons que l'impulsion et le progrès religieux s'y sont aussi fait sentir. À côté d'ouvrages irréligieux et immoraux se sont produits des œuvres éminemment catholiques et morales; la jeunesse littéraire étudie de prédilection les ouvrages du moyen-âge et en rapporte des idées et des sentimens de foi et de vertu. Elle se presse autour des chaires catholiques et en reçoit des leçons qui portent déjà leurs

fruits. Le piccau, le ciseau et le burin se font aussi catholiques, et choisissent de préférence des sujets religieux, au point que de stupides ennemis de Dieu leur en ont fait un crime. Sans doute que dans cet heureux progrès il reste beaucoup à faire; mais ce sont des commencemens heureux et nous devons bénir Dieu de les avoir fait naître, quand on songe surtout qu'ils paraissaient impossibles il y a quelques années. Il est vrai aussi que l'Église Russe et celles d'Espagne et de Portugal sont persécutées; mais le schisme ou l'impiété imposée par le glaive des tyrans n'est pas plus durable que toute autre oppression: les peuples ont une admirable puissance pour secouer le joug, quand l'heure est venue, et le catholicisme, le principe le plus vrai de toute liberté, ne faillira pas à sa divine mission pour sauver de nouveau ses enfans opprimés. D'ailleurs la voix du souverain pontife s'est fait entendre; et en même tems qu'elle prouve au monde la sollicitude du père commun pour le salut et la liberté des peuples, elle ne sera pas une vaine protestation: l'histoire est là pour nous dire sa puissance, et il faut que les tyrans viennent se briser contre elle. Il est vrai encore que le protestantisme s'agit avec plus de fureur que jamais. Mais son agitation même est la preuve des succès de l'Église; c'est un agonisant qui lutte dans l'angoisse de la mort et, qui se débat dans des efforts désespérés sous la puissante étreinte de son invincible ennemie. Et ces conquêtes nombreuses dans toutes les sectes hérétiques, dans le judaïsme, dans l'islamisme, même, que sont-elles sinon une preuve que la religion triomphe, que LE CHRIST REGNE, QU'IL EST VAINQUEUR?

Il est vrai aussi que les états politiques s'agitent et qu'ils sont en souffrance: mais nous leur dirons ce que nous disons à tous: soyez franchement catholiques dans vos convictions et dans vos œuvres, et vous retrouverez le calme et la sérénité que vous demandez en vain à votre police, à vos lois, à vos protocoles et à vos diplomates. Et l'histoire est là encore pour convaincre les plus incrédules, et nous pourrions citer à l'appui des faits d'hier seulement. Mais ils commencent à le comprendre, et l'Angleterre dans sa large tolérance, et la France dans son sein et sa colonie d'Afrique ont inscrit cette vérité sur leurs actes et sur chaque portion de leur sol. Qui eût dit, il y a dix ans seulement, que les évêques de France pourraient avec succès défendre leurs droits et leurs opinions publiquement, dans les journaux à la face du pays? que les catholiques des deux nations verraient leur foi respectée, leurs demandes écoutées, leurs droits pris en considération, leur clergé remis partout en honneur? Qui eût dit que le gouvernement sorti de la révolution de Juillet, armerait un bâtiment de guerre, le mettrait à la disposition d'un évêque, pour aller chercher une relique qu'il transporterait avec les honneurs militaires sur le sol de l'Algérie? Et nous avons vu s'accomplir toutes ces saintes merveilles; et nous avons entendu le nom de Dieu et de son Christ proclamé et béni par des bouches qui ne savaient plus le prononcer depuis longtems; et le catholicisme avec ses temples se remplir, à ses solennités, d'une foule qui en avait oublié le chemin; et l'on peut compter parmi les députés du peuple français ceux qui osent encore se déclarer les ennemis de la religion, comme on comptait naguère ses défenseurs; et l'on a vu l'élite de la société à la parole éloquent de un prédicateur; et la glorieuse terre d'Afrique a tressailli d'étonnement et de joie en voyant aborder à son rivage les restes bénis du grand évêque qui en fut l'ornement comme il va en devenir plus que jamais le protecteur.

Nous ne parlons pas des heureux événemens qui sont dans toutes les bouches, de la conquête de la Chine à la civilisation moderne et à la religion; des succès qu'elle promet à l'Europe catholique et au commerce. Nous avons expliqué suffisamment notre pensée, il y a quelques jours, et dit abondamment nos espérances.

Nous avons donc raison de dire au commencement de cet article qu'en somme nous avons à nous féliciter de l'année 1842.

Nous n'ajouterons qu'un mot pour nous-mêmes. Les *Mélanges* ont fait preuve dans le cours de l'année du désir qu'ils avaient de répondre à l'honorable encouragement des lecteurs. Ils se sont considérablement agrandis et améliorés; ils ont recherché avec sollicitude les goûts et les désirs de leurs patrons pour s'y soumettre autant que possible. Et si nous pouvions dire ce qu'il nous a coûté de peines et de sacrifices, ce qu'il nous a fallu vaincre d'obstacles de tout genre pour arriver à ce résultat, vous nous en sauriez gré, chers lecteurs, et nous en tiendriez compte, en nous accordant de plus en plus votre indulgence et votre encouragement. Nous vous le demandons et nous y comptons, parceque nous sentons le désir de nous en rendre dignes. Souhaité-nous donc une heureuse année, comme nous vous souhaitons, nous, une année digne des espérances que fait naître celle qui vient de finir.

PROFESSION DU R. P. DANDURAND.—Le jour de Noël le R. P. Dandurand fut admis à prononcer ses vœux et à faire profession dans la chapelle des RR. PP. Oblats de Marie. On sait que le P. Dandurand est le premier Canadien de cet Ordre. Il est entré au noviciat ce même jour de Noël l'année dernière, et après les épreuves de cette année ordonnées par les statuts de l'Ordre, il fut irrévocablement reçu membre de cette congrégation si glorieuse à l'Église, et qui paraît destinée à rendre de si éminens services à ce pays.

Nos lecteurs nous sauront gré de leur faire connaître, à cette occasion, le cérémonial de la réception d'un Profès. Avant la messe le Profès est conduit, sans surplis et sans croix, par le maître des novices à la chapelle où tous deux vont s'agenouiller aux pieds du sanctuaire. On chante le *Veni Creator*, puis la messe du supérieur commence. A la communion le célébrant tenant en ses mains l'hostie, se retourne, et fait une allocution au Profès, après laquelle celui-ci communique s'il n'est pas prêtre. S'il est prêtre, il doit dire la messe après celle du supérieur, et au même moment de la communion, il doit renouveler intérieurement ses vœux. Après la communion on chante le psaume *Deus Deorum Dominus*, jusqu'au verset, *Immola Deo sacrificium laudis* inclusivement. Puis le Profès lit la formule de ses vœux qu'il a écrits et signés de sa main. Le supérieur la reçoit ensuite et la place sur l'autel où elle doit rester durant toute la cérémonie. A ce moment on chante le psaume *Credidi* et la messe s'achève. Après la messe on expose le St. Sacrement; sous l'ostensoir on place la formule des vœux du Profès; on chante le Salut et on donne la Bénédiction du St. Sacrement; puis on chante le psaume *Magnus Dominus*. Pendant ce tems le Profès est conduit par le maître des novices aux pieds de l'autel; on apporte sur un bassin orné de fleurs et de guirlandes la croix, insigne de l'Ordre; le supérieur la bénit avec les mêmes prières que pour la bénédiction des croix des anciens croisés; il la donne à baiser au Profès et la lui passe au cou. Alors entouré de toute la communauté le Père Profès doit s'agenouiller au pied de l'autel de la Ste. Vierge, pour se consacrer à Marie sa patronne; on chante le *Sub tuum*; et enfin on donne au Profès l'accolade fraternelle, durant laquelle on chante le psaume *Ecce quam bonum*.

Nous avons la satisfaction de constater que la congrégation des PP. Oblats fait chaque jour de nouveaux et rapides progrès. Plusieurs de leurs frères viennent de partir pour les missions d'Ava et de Pégu, dans l'empire Birman; ils ont des maisons en Irlande, en Angleterre, en Italie. Ici nous voyons avec édification leur maison se recuter parmi nous de novices, prêtres et autres ecclésiastiques, et de plusieurs laïques. Nous savons que plusieurs prêtres encore aspirent à entrer sous peu au noviciat; ce qui témoigne hautement de la sympathie qu'ils ont trouvée parmi nous et de la parfaite appréciation que l'on fait de leurs instituts et de leurs travaux en Canada. Il est à regretter seulement qu'ils ne soient pas en ce moment plus nombreux pour travailler aux missions; ils sont forcés, vu le petit nombre de Pères, de se refuser à la demande de plusieurs paroisses. Après avoir fourni aux besoins de leur maison et du noviciat, il reste à peine deux ou trois missionnaires disponibles, quand il en faudrait six ou huit. Espérons que la providence pourvoiera aux pressans besoins du diocèse.

La *Minerve* de jeudi contient une correspondance dirigée contre les curés et les fabriciens, dont nous nous sommes en vain demandé le motif. Nous ne comprenons pas mieux aujourd'hui pourquoi la *Minerve* et son correspondant sont venus jeter ce nouveau brandon de discorde dans notre pays si heureusement paisible. N'a-t-on plus mémoire des funestes effets que produisit l'évocation d'une question semblable, et devant lesquelles les sommités intellectuelles de cette époque crurent prudent de s'arrêter? Ne comprennent-ils pas ceux qui viennent aujourd'hui semer le trouble que l'union si heureuse qui règne dans la grande famille canadienne est un bien, une conquête qui ont coûté bien cher et qu'il est anti-national de compromettre? Quelle compensation attendent-ils pour ce bonheur sacrifié et perdu? Quels sont les crians abus qu'ils peuvent avoir à détruire? S'il y en a, sont-ils assez nombreux pour excuser une provocation et une guerre générale? N'est-il pas vrai, au contraire, que les églises et leurs biens sont administrés tranquillement, au grand bien et à la satisfaction de tous? Quel intérêt si pressant alors, d'apporter des entraves dans une administration paisible? de jeter l'insulte aux corps les plus respectables de la nation? de faire naître dans les esprits une fermentation dont les conséquences désastreuses sont faciles à prévoir? Est-ce bien sage et bien patriotique? Nous soumettons avant tout ces questions à nos concitoyens, et nous ne craignons pas

la réponse. Quant aux insinuations injurieuses au clergé que contient la dite correspondance, on nous saura gré de nous respecter assez pour ne pas y répondre: les injures ne sont pas des raisons, et nous avons l'habitude de ne répondre qu'aux dernières. Cependant nous pensons que ce serait suffisamment le venger en cette circonstance et répondre à cet écrit que de le reproduire. Sous ce rapport il se réfute tout seul. D'ailleurs le clergé n'est-il pas accoutumé à cette conduite de ses adversaires; ne sait-il pas pardonner; n'est-il plus le représentant de celui qui pardonna sur la Croix? Insultez-le, donc à votre aise, il n'ira pas souiller sa robe en descendant dans cette arène. Mais prenez-y garde, nous avons mission, de le défendre, et; sans nous mesurer avec vos armes, nous signalerons impitoyablement toutes vos démarches, dès qu'elles menaceront ses droits et sa dignité.—Ce sont des droits que vous réclamez!—Et de grâce, établissez-les. Le clergé n'a jamais renié les droits de personne; mais encore faut-il qu'ils soient démontrés et légalement établis. Il a prêché, comme vous le dites ironiquement, l'obéissance aux autorités, il s'est soumis aux lois, et il s'y soumettra toujours; et nous ne voyons pas quel est en cela son crime. Mais vous n'exigerez pas apparemment qu'il prenne vos assertions pour des lois, ce serait par trop fort. Or qu'avez-vous établi que des assertions?

Nous n'entrerons donc par aujourd'hui dans une discussion que nous n'avons jamais provoquée, qui nous paraît interminable, que nous voudrions éloigner de tout notre cœur, et qui n'est pas même sérieusement ouverte. Avant de trancher si lestement une question, au moins faudrait-il avoir répondu aux réflexions du *Canadien*, qui le premier en a parlé, aux argumens du correspondant des *Mélanges* qui a montré dans son écrit une grande modération et une plus grande raison, et à tout ce qui a été dit dans le *Mémoire du clergé*, quand précédemment on s'occupait de ces prétentions. Jusques-là qu'avons-nous à faire qu'à exprimer le vœu que la paix et l'union qui règnent parmi nous ne soient pas troublées par des divisions dont nos ennemis politiques seuls peuvent profiter.

CORRESPONDANCE.

M. L'ÉDITEUR,

Mercredi 28 et jeudi 29 ont été deux jours de fêtes pour la paroisse de Berthier. Le premier jour, eût lieu un bazar, en faveur des pauvres, présidé par les dames de la société de charité établie dans cette paroisse: c'était vraiment un jour de fête; on voyait les voitures remplies de Dames se croiser en tout sens, pour venir déposer leurs cadeaux respectifs dans l'un des appartemens de l'Académie pour les y étaler, d'une manière tout-à-fait élégante, aux yeux des spectateurs qui, dès avant six heures du soir, s'y rendaient de toutes parts. Aussi personne ne fut trompé dans son espoir: le dévouement, l'aménité et la réception pleins d'égards et de politesse des personnes préposées au bazar ne servirent qu'à rehausser le prix des objets ainsi établis, et à engager les visiteurs à seconder le zèle de ces Dames charitables. Le produit de ce bazar se monta à plus de £20, sans compter un grand nombre d'objets qui ne furent point achetés.

Le second jour que nous pouvons et devons regarder comme un autre jour de fête, fut celui de l'examen des Demoiselles du couvent de Berthier à la tête duquel se trouvent maintenant les vénérables Sœurs Ste. Cécile et St. Bernard dont les talens se sont manifestés dans leur œuvre, l'éducation de leurs jeunes élèves. Jamais examen ne fut plus brillant nulle part, par les réponses habiles et aisées de ces Diles. sur les matières suivantes: Lecture, écriture, géographie, histoire sacrée histoire du Canada. Elles étalèrent aussi aux yeux admirés de magnifiques dessins, divers ouvrages à l'aiguille. &c. L'anglais seul y manquait, mais nous avons lieu de croire qu'il occupera une première place au prochain examen. Deux séances partageront ce jour doublement fortuné pour les élèves et pour la paroisse de Berthier. La 1^{re}. commença à huit heures et demie du matin se termina par un drame de Berquin, intitulé: *la petite glaneuse* et parfaitement exécuté au dire de toutes les personnes de la nombreuse assemblée. La 2^e. séance commença à une heure et demie après midi, et se termina fort tard par un autre drame intitulé: *la désobéissance punie*, et enfin par la distribution des prix, suivie d'un discours de remerciement à l'assemblée, prononcé par une des élèves.

Berthier, 30 décembre 1842.

UN ADMIRATEUR.

BULLETIN.

L'abondance de nos articles, tous de circonstances, ne nous permet pas de donner aujourd'hui autant de nouvelles que nous aurions désiré. Notre dernier No. contenait du reste les plus importantes.

On reçut samedi, par le général Jackson, des nouvelles de la santé du gouverneur. A cette date Son Excellence avait pu sortir en voiture. Hier nous reçumes information que son état continuait à être favorable. On dit aussi qu'au récit qui lui fut fait de la sympathie que lui témoignaient les Canadiens, et des prières des catholiques pour son rétablissement, sir Charles versa des larmes d'attendrissement.

Après avoir évacué l'Afghanistan Sir Henry Pottinger veut, dit-on, avec les troupes que la paix de la Chine a rendu disponibles, tenter une expédition contre le Japon pour demander satisfaction des outrages que la marine anglaise y reçoit depuis longtemps. Nous concevons que le commandant des forces de l'Inde ait le désir de laver la tache de sa malheureuse expédition dans des victoires futures. Et si l'Angleterre a de son côté la justice dans la nouvelle expédition, nous nous réjouissons de ses succès, qui ouvriraient, sans doute, à la religion un pays qui lui est étroitement fermé depuis si longtemps.

Nous avons indiqué seulement dans notre No. de Vendredi, qu'une contre-révolution avait éclaté à Barcelone. Ce complot qui, dans cette intraitable Catalogne pouvait avoir les plus sérieux résultats, avait d'abord inspiré une vive sympathie et de grandes espérances à la politique opposée au tyran Espartero ; on croyait généralement que ce soulèvement allait, sinon triompher de ce gouvernement, au moins favoriser le triomphe de la religion et des libertés constitutionnelles. Mais il paraît aujourd'hui démontré que le républicanisme le plus exagéré était le seul fauteur de ces troubles, et encore n'a-t-il produit qu'une échaffourée qui ne profitera, comme à l'ordinaire, qu'à consolider la puissance du régent, et probablement aussi à l'Angleterre qui sait admirablement se rendre nécessaire en ces circonstances. En effet, Espartero, sous prétexte du salut public, va demander de nouveaux pouvoirs et de nouveaux moyens coercitifs, et l'Angleterre viendra lui offrir le secours de son or et de ses canons pour soumettre les rebelles en apparence, et en réalité pour y porter son influence politique et ses marchandises. Cet arrangement présumable a même reçu déjà un commencement d'exécution, et une escadre anglaise a du mouillé dans les eaux de Barcelone avec permission officielle de porter des vivres et des munitions à l'armée des assiégeans, sans pouvoir prendre part à l'action, mais avec pouvoir de se défendre contre toute attaque : ce qui veut dire qu'elle est sûre de combattre pour la cause commune, qu'elle en fera naître l'occasion et l'excuse facilement, et qu'elle partagera les dépouilles des vaincus. Pauvre Espagne qui se voit réduite à lutter à la fois contre l'impiété et l'hérésie, contre des oppresseurs intérieurs et étrangers ! Quelques journaux suivent avec anxiété les efforts des Catabans et espèrent encore ; mais on croit généralement que cette contre-révolution aura le sort de tant d'émeutes mal organisées, et qui ne font que resserrer les liens de ceux qui en ont essayé. Les révoltes partielles sont presque toutes apaisées, et bientôt, sans doute, il sortira de Madrid un ordre du jour qui dira, après que des torrens de sang auront coulé, au milieu d'une population assise sur des cadavres et des débris ; "l'ordre est rétabli, tout va bien : allons chanter un *Te Deum*."

Les espérances que l'on avait conçues sur son prochain arrangement entre le St. Siège et le Portugal paraissent évanouies. Aux dernières dates on s'attendait au rappel de l'envoyé du St. Père.

En Irlande la taxe du pauvre se paie difficilement. Dans plusieurs localités il a fallu le secours de la force armée pour opérer le recouvrement.

Le Père de Ravignan a prêché l'Avent à Besançon avec le plus grand succès. Le Père Lacordaire a dû le prêcher à Nancy. Nous n'avons pas encore de détails sur ce dernier. L'abbé Combalot a prêché une partie de ce saint temps à Draguignan et à Bordeaux ; il a produit partout de grands fruits de conversion et de salut.

Les inondations ont, à son tour, désolé l'Italie. Des tremblements de terre ont coïncidé avec les phénomènes de l'atmosphère, et les journaux de Naples sont remplis de récits de catastrophe.

Les persécutions en Russie se poursuivent activement.

La politique s'occupe en France des événements extérieurs. Les nouvelles religieuses font seule diversion à la préoccupation qu'ont amenée les affaires de la Chine, de l'Inde, de l'Espagne et les campagnes toujours brillantes de l'Algérie.

En Syrie l'agitation des Druses et des chrétiens est loin d'être apaisée. Ce soulèvement des montagnes donne de sérieuses inquiétudes à la Turquie et à son alliée la Russie. On demande que la France intervienne, comme on espère son intervention pour la Catalogne.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

CANADA.

SERMON DE CHARITÉ.—Dimanche prochain, premier jour de l'an, un sermon de charité sera prêché par le révérend M. McMahon à l'église Saint-Patrick de cette ville, à 10 heures, en faveur des pauvres très-nombreux et très-nécessiteux qui appartiennent à cette église. *Canadien*.

Correspondance du Canadien.

M. l'Éditeur,

Permettez-moi de dire un mot sur la magnificence avec laquelle a été célébrée la fête de Noël en cette ville. Rien de plus beau, rien de plus imposant, tout dans la cathédrale annonçait de la grandeur, de la majesté. Le sanctuaire était orné de ses plus magnifiques décorations ; notre digne et vénérable prélat, revêtu de ses plus riches habits, y officiait solennellement.

Une messe faite pour l'occasion a été chantée par MM. les Amateurs de manière à remplir tout le monde d'admiration ; si bien qu'un connaisseur a dit, qu'en un moment surtout, il avait été assez charmé pour penser qu'il était impossible à un chœur d'hommes de produire une telle harmonie. Cependant il a été observé que les voix étaient un peu faibles dans leur ensemble. Et nous prenons occasion de cela pour engager ceux qui aimeraient la musique sacrée, à aller renforcer ce chœur qui nous enlève aujourd'hui de si justes éloges.

Vouloir entrer dans les détails du sermon pour en faire ressortir les beautés serait certainement l'affaiblir. C'est à quoi je ne veux point m'exposer. Je me contenterai de dire qu'il a été fait par M. Léon Gingras, prêtre du Séminaire. *UN AUDITEUR*.

ANGLETERRE.

—Les religieuses du Sacré-Cœur de Jésus de Paris, viennent d'acheter le prieuré de Berrymead, à Acton, pour y fonder un couvent. Ce prieuré est un bâtiment d'une étendue considérable, et entouré de murailles. Depuis 1679, il a servi de résidence à plusieurs familles de l'aristocratie anglaise. Il a été pendant quelque temps la propriété de la célèbre lady Marie Wortley Montagne.

FRANCE.

—Le *Journal de la Meurthe* publie l'article suivant sur l'arrivée du P. Lacordaire à Nancy :

"S'il fût jamais un moment favorable au rétablissement des ordres religieux en France, c'est bien celui-ci ; toutes les passions, bonnes ou mauvaises, ont été exaltées par une grande révolution ; l'esprit a cherché et dévié ; et ses facultés ne se sont pas trouvées au niveau de ses recherches et de ses desirs. Ce n'est pas le lieu d'énumérer toutes les ambitions, tous les rêves, toutes les espérances, nobles sentiments, généreuses idées, qui n'ont vu de refuge que le néant. Ce n'est pas le lieu de rappeler ces tristes jours, où l'on a vu des citoyens descendre sur la place publique, et le fusil en main, chercher la réalisation de leurs théories, ou un remède à l'agitation de leur âme.—Il faut à ces hommes autre chose que le suicide, ou la guerre civile ; —il leur faut un cloître.

"Si parmi tous les ordres religieux, il en est un qui se soit distingué par le mépris de l'argent, des biens temporels, et, disons-le, par la haine des intérêts matériels, c'est celui-là qu'il faut à la France ; eh bien ! cet ordre existe, et depuis 600 ans, il a répondu partout aux besoins que la France ressent aujourd'hui.

"L'intelligence et la science sont les compagnes nécessaires de ses vertus.—Saint Thomas d'Aquin, nous rend témoignage de la puissance intellectuelle de son ordre.

"Les Dominicains ont la science. Qui en douterait ?—Mais ce n'est pas de la corporation savante qu'il s'agit ici, c'est de l'ordre qui partout et toujours, par ses actes et par ses paroles, prêcha la protection de l'opprimé et l'amour du vaincu.

"Ainsi, au quinzième siècle, une ville existait, qu'une longue série de révolutions avait profondément remuée, que le commerce avait faite la plus opulente, et après Rome la plus puissante de l'Italie : Et parce qu'il en était le plus riche citoyen, Médicis, le marchand de Florence, en était devenu souverain.—Ce fut un Dominicain qui, du milieu de ce commerce, de ce luxe, de cette corruption, se leva, prêcha la pénitence au peuple et demanda au prince mourant, pour prix de son absolution, l'affranchissement de son pays. Prince ni peuple ne l'écoutèrent..... et bientôt, suivant sa parole prophétique : "*Les peuples barbares arrivèrent affamés comme des lions, et Florence, avec toute l'Italie, fut livrée aux mains d'une portion étrangère, qui brisa d'entre les nations.*"

Dans le même temps des Espagnols traversaient les mers, non pas pour conquérir à leur patrie des contrées inconnues et une gloire nouvelle, non pas pour porter à des peuples lointains la vie du christianisme, mais pour exploiter des mines et s'enrichir facilement et promptement ;—ils n'avaient nul souci de l'homme : ils s'en servaient sans respect pour lui, oublieux qu'ils étaient de l'âme et digne du corps ; mais ils n'étaient pas arrivés seuls en Amérique, avec eux étaient débarqués les Dominicains ; et ce furent les Dominicains qui défendirent pied à pied les droits de l'humanité et de la religion ;—œuvre patiente, héroïque et sainte, que l'histoire a personnifiée dans Las Casas, le protecteur général des Indes.

"Ce fut dans le même esprit de désintéressement et le patriotisme que les Dominicains prirent part à l'Inquisition ; ils y prirent part contre les Maures et les Juifs, qui avaient attiré, par la violence et l'usure, tout l'argent du pays, quand ils étaient en possession du commerce et de l'industrie, c'est

à-dire de la fortune d'Espagne. — Ils en furent éloignés dès le commencement du seizième siècle, lorsque les rois d'Espagne transformèrent ce tribunal en une institution nouvelle et politique qui exigeait des serviteurs plus dépendans que religieux.

« Tout ce que passe ce personnage n'ignore, explique la sympathie qui accueillit le Père Lacordaire à Paris; la France reconnaissait à Notre-Dame, dans son église, le pieux représentant de ces nobles souvenirs. Le Père Lacordaire promit alors de venir à Nancy.

—Le dernier numéro des *Annales de la Propagation de la Foi* annonce que quatre prêtres, deux ascètes et cinq frères coadjuteurs, tous appartenant à la congrégation des Oblats, et à divers diocèses d'Italie, viennent de s'embarquer pour les missions d'Avà et Pégu. Avec eux est parti Mgr. Jean-Dominique-Faustin Ceretti, évêque d'Aninople *in partibus*, vicaire apostolique du diocèse d'Yvrée.

—L'enseignement de la faculté de théologie subira cette année quelques changemens. M. l'abbé Claire, doyen de cette faculté quitte la chaire d'hébreu pour professer l'Écriture-Sainte. Le cours de langue hébraïque est confié par intérim à un jeune prêtre du diocèse de Marseille, M. l'abbé Bargès, déjà connu avec distinction parmi nos orientalistes.

M. l'abbé Dassance qui occupait la chaire d'Écriture-Sainte, a donné sa démission, il est nommé aumônier du collège royal Louis-le-Grand. On sait que M. l'abbé Cœur remplace M. l'abbé Dupanloup pour le cours d'éloquence sacrée.

On nous assure qu'une chaire d'hébreu-rabbinique va être fondée au collège de France. Le célèbre hébraïan Drach, bibliothécaire de la Propagande à Rome, est appelé par M. le ministre de l'instruction publique à ce nouvel enseignement.

IRLANDE

—Parmi les événemens remarquables qui se succèdent de nos jours, un des plus frappans est sans doute l'exemple que nous fournit l'Irlande, dans la réforme morale et sociale de ses habitans, par la seule intervention d'un pauvre moine, d'un humble franciscain inconnu jusqu'ici au monde, qui sans autre appui que ses vertus apostoliques, sans autre soutien que la puissance de sa parole évangélique, a été capable d'opérer en quatre ou cinq ans, parmi le peuple irlandais, une réforme générale qui n'a pas d'exemple, en rendant dans ce court espace de temps le peuple le plus intempérant la nation la plus sobre et la mieux réglée de l'Europe. Plus de cinq millions d'ivrognes irlandais amenés par le modeste père MATHIEU dans le *Teetotalism* (société de tempérance), qui ont pris et qui observent l'engagement de s'abstenir totalement de liqueurs énivrantes, voilà un de ces événemens auxquels on refuserait d'ajouter foi, si on n'en était témoin, et opéré par le ministère d'un pauvre moine sans nom et sans ressources, par le seul moyen que lui a fourni la religion qu'il professe, et par le zèle et l'héroïsme qu'elle lui inspire. C'est ainsi que se réalise en ce temps en Irlande cette sentence de l'Apôtre : *Infirmi mundi elegit Deus ut confundat fortia*. (Dieu a choisi ce qu'il y a de faible dans le monde pour confondre ce qu'il y a de fort.) Mais c'est à la religion catholique seule qu'il appartient d'opérer de pareils prodiges.

Les journaux d'Irlande continuent de donner le détail des succès étonnans obtenus de tous côtés par le père MATHIEU dans les progrès rapides du *Teetotalism*. Partout où il se présente, la population s'y fait inscrire par milliers. C'est ainsi qu'il y a peu de jours 5,000 se firent inscrire dans la société à *Goresbridge* et 7,000 à *Paulstown*. Aussi le nom du père MATHIEU est dans la bouche de toute la population d'Irlande, et un sujet d'admiration et de bénédiction dans tout le pays. Le résultat de ses glorieux travaux ne se fait nulle part mieux sentir que dans les cours d'assises qui se tiennent de trois mois en trois mois dans tous les comtés. On a observé que le nombre des délits et des crimes avait partout diminué d'une manière étonnante. Les affaires dans les cours de justice, qui duraient auparavant des semaines entières, sont à présent expédiées dans un jour et souvent dans quelques heures. La conduite du peuple est partout paisible et régulière, même au milieu des plus grands rassemblemens. C'est ainsi que, dernièrement, à la foire de *Bruff*, où étaient rassemblés plus de 40,000 personnes, il n'y eut aucune querelle; à peine y remarqua-t-on un homme ivre.

Le célèbre voyageur *Buckingham*, dans les lettres qu'il vient de publier, rend un juste hommage aux vertus, aux efforts et aux succès surhumains du père MATHIEU, et dit avoir été plusieurs fois témoin oculaire des réceptions par milliers dans la société de Tempérance. Dans le célèbre poème qu'il vient de publier sur *Killarney*, il fait le plus grand éloge du père MATHIEU, qu'il désigne toujours comme un ministre de paix, de charité et de miséricorde. Le même auteur rapporte, dans une lettre adressée au journal *Wexford Independent*, que, durant trois mois qu'il avait passés en Irlande et voyagé depuis Dublin jusqu'à l'extrémité méridionale du pays dans les comtés de *Wicklow*, *Wexford*, *Kilkenny*, *Waterford*, *Cork*, *Limerick*, il n'avait pas rencontré une seule personne ivre. Exemple pour l'Angleterre ! (ajoute l'auteur).

Dans tout le pays et parmi toutes les classes des habitans la diminution étonnante des crimes et des délits est entièrement attribuée à l'établissement des sociétés de tempérance fondées par le père Mathieu. Aussi dans tous les endroits où il passe, l'enthousiasme qui s'empare des esprits est si grand que, dans plusieurs circonstances, la foule se rue à sa rencontre en si grand nombre, que les grandes routes en sont obstruées, et les voitures publiques obligées d'attendre des heures entières pour pouvoir obtenir passage.

GIBRALTAR.

Nous disions, il y quelques jours, la violence à laquelle les anciens membres de la junte de Gibraltar s'étaient portés envers deux prêtres catholiques de cette ville, pour les forcer à donner la sépulture ecclésiastique à un individu mort dans des circonstances où le clergé devait la lui refuser. Nous recevons aujourd'hui, de Londres, des détails sur cette déplorable affaire; détails presque tous contenus dans une lettre adressée par le vicaire-général de Gibraltar au gouverneur de cette colonie, pour lui demander aide et protection contre les misérables qui avaient violé l'entrée du lieu saint.

Les auteurs de ce sacrilège ne se sont pas contentés d'enfoncer les portes de l'église et d'y entrer; après avoir obtenu ce premier succès, ils se sont introduits dans le presbytère, injuriant et battant toutes les personnes qu'ils y ont trouvées; les domestiques n'ont pas été plus épargnés que les prêtres et le vicaire-général lui-même. Le révérend M. Browne a été traîné dans la rue et laissé pour mort sur la place. M. l'abbé Devereux, le grand-vicaire qui tient la place de Mgr. Hugues, a été poursuivi dans la sacristie et l'église par une meute de forcénés qui l'accablaient de coups, lorsqu'un de ses collègues put accourir à son secours et l'arracher à ses assassins.

Dès que le gouverneur de Gibraltar eut connaissance de ces faits, la police et la troupe, qui, à défaut d'ordres supérieurs, avaient refusé d'intervenir, ont reçu des instructions afin de prêter, au besoin, main forte pour protéger l'église, le presbytère et le clergé.

À la date du 3 novembre il n'y avait pas eu de nouveaux désordres, et M. l'abbé Devereux exprimait au gouverneur de Gibraltar la profonde reconnaissance des catholiques pour l'appui qu'il leur avait accordé. M. Devereux et M. Browne étaient encore retenus chez eux par les contusions et les blessures qu'ils avaient reçues.

Espérons que le nouveau gouverneur de Gibraltar saura prendre, vis-à-vis de la coterie qui trouble depuis si longtemps la paix des catholiques de cette colonie, une attitude qui la désarmera. L'ancien gouverneur, qui avait encouragé la junte dans toutes ses violences contre Mgr. Hugues, a quitté la colonie le 3 novembre. Les catholiques espèrent beaucoup de son successeur. Il y va, d'ailleurs, de l'honneur et de l'intérêt du gouvernement anglais.

NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA.

—Un de nos concitoyens, M. Jacques Viger, l'homme statistique par excellence, a l'obligeance de nous communiquer le tableau suivant du recensement de notre cité, qu'il s'est donné la peine de faire avec les plus grands soins.

Au Quartier	Présens	Absens	Total
Ouest,	2202	3	2205
Centre,	1750	64	1814
Est,	1951	2	1953
St. Marie,	10,074	29	10,103
De la Reine,	12,698	66	12,764
St. Laurent 11334 } Hopit. géul 128 }	11,463	66	11,518
			40,357

Ce tableau explique pourquoi le Pacha Poulett Thomson avait défranché nos faubourgs.

La population de la cité était, en	de	
1805	de	9,020
1825	“	22,550
1831	“	27,297

de sorte qu'elle a triplé et davantage depuis l'époque du premier recensement. Le premier fut fait par feu M. Shuter; le second par Messrs. Jacques Viger et Guy, et le dernier par MM. St. George et Weeks, et enfin celui de cette année par les coiteurs.

Aurore.
LES PAUVRES.—Nous n'avons pas encore eu communication du rapport fait à l'assemblée d'hier par le comité qui avait été nommé à celle de samedi dernier, pour aviser aux moyens de soulager la détresse de la classe ouvrière sans emploi. Il recommande de faire casser de la pierre et couper des blocs de bois pour servir à paver les rues, en priant la corporation de faire un emprunt à cet effet. Il s'est élevé de longs débats sur une motion de M. CHAUVEAU, en opposition à ce mode; mais à la fin le rapport du comité a été adopté, M. CHAUVEAU ayant retiré sa motion. M. LE MESURIER et M. PETRY ont déclaré ne vouloir plus être du comité.

ANGLETERRE.

—À l'approche de la session du parlement, on est frappé de la multitude des meetings des chartistes. Il vient d'y en avoir presque simultanément à Warwick, à Northampton, à Halifax, à Sambeth. Près de Londres, on a remarqué un meeting de jeunes gens et d'ouvriers qui ont fraternisé. Il s'agissait, dans ce meeting, des derniers troubles des districts manufacturiers. La plus vive sympathie a été envers les condamnés. Enfin on a déclaré que le peuple donnera l'impulsion aux moyennes classes. Un ouvrier a complimenté les jeunes gens de leurs bonnes dispositions envers la classe ouvrière. C'est la première fois qu'on remarque en Angleterre un tel rapprochement entre la jeunesse et les ouvriers. Un autre meeting s'est réuni dans le borough (faubourg de Londres), un autre est annoncé à Walworth, et l'association nationale des chartistes, le centre des autres meetings, vient de se rassembler à Londres.

RELATION DE LA TRANSLATION DES RELIQUES DE
SAINT AUGUSTIN A HIPHONE.

La translation des reliques de saint Augustin à Hippone a été un si grand événement, pour la colonie d'Afrique, pour la France, pour l'Eglise, que nous ne croyons pas pouvoir donner avec trop de détails le récit complet de cette mémorable translation.

Nous commencerons par emprunter les récits qui suivent à diverses correspondances qui nous font connaître plusieurs particularités intéressantes; nous faisons suivre ces extraits d'une relation complète et fidèle des cérémonies qui ont eu lieu à Hippone, cette relation est adressée à l'*Univers* par un témoin oculaire.

Alger, 5 novembre 1842.

Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire dans une lettre écrite de Toulon la veille de notre embarquement pour l'Afrique, sept évêques composaient le cortège religieux; Messieurs Donnet, archevêque de Bordeaux et les évêques d'Alger de Châlons-sur-Marne, de Marseille, de Digne, de Valence et Mgr. Dufêtre, nommé à l'évêché de Nevers.

Les grands vicaires ou chanoines à la suite de ces prélats étaient MM. de la Tour, vicaire général de Bordeaux; G. Staller, Gelton, Magnose, chanoines de la cathédrale d'Alger; l'abbé Estrées-Cabassolle, du diocèse de Châlons; Tempier, vicaire général de Marseille, et Jaucquard, chanoine de cette ville, Chenu, grand-vicaire de Valence; Merieu et Sibour, vicaires généraux de Digne.

Il s'y trouvait en outre deux ecclésiastiques, députés par leurs évêques: M. de Poux, vicaire général de Bourges, et M. l'abbé Barthe, chanoine de Rodez.

Plusieurs autres ecclésiastiques suivaient: c'étaient des curés du diocèse d'Alger, des prêtres envoyés par leur ordre sur la demande de Mgr. Dupuch pour être des auxiliaires des frères de Saint-Jean-de-Dieu, se vouant au service des malades en Algérie.

On s'embarqua à Toulon le mardi 25 octobre à neuf heures du matin, après une messe pontificale et en musique, célébrée par Mgr. d'Alger. Le clergé des quatre paroisses de la ville accompagna jusqu'au port les évêques chargés du précieux dépôt. Mgr. l'évêque de Fréjus était à la tête de ses prêtres, accourus avec empressement pour honorer la mémoire d'un évêque aussi grand par ses vertus que par ses écrits.

Au moment du départ, Mgr. de Fréjus dit aussi en remettant à Mgr. l'archevêque de Bordeaux la relique à laquelle il avait rendu les honneurs dans son diocèse: "Je remets en vos mains ce dépôt sacré: ce n'est pas la première fois qu'un archevêque de Bordeaux reçoit une noble mission pour la terre d'Afrique; un de vos plus illustres prédécesseurs, Mgr. le cardinal de Sourdis, reçut une mission du bon Henri IV, pour porter des paroles de paix au dey d'Alger. Moins heureux que vous, il fut obligé de revenir sans avoir pu toucher la plage africaine.

Vers dix heures du matin, les bateaux à vapeur le Gassendi et le Thenard, mis généreusement à la disposition de Mgr. d'Alger par le gouvernement français, pour le passage des évêques et de leur suite, quittèrent la rade de Toulon. On fut en pleine mer près de trois jours: ce temps fut consacré à des prières, à des cantiques. La veille de l'arrivée à Bone, une cérémonie religieuse eut lieu sur le Gassendi. Les premières vêpres de l'office de saint Augustin furent chantées sur le pont en présence de la relique, que Mgr. Dupuch avait exposée à la vénération des illustres passagers et de tout l'équipage.

Ces sept évêques se groupèrent autour du dépôt sacré, et chantèrent en chœur les louanges de Dieu et du saint docteur, qui le loua si dignement sur la terre, par les vertus les plus éclatantes et des écrits que quatorze siècles n'ont pu faire tomber dans l'oubli.

Mgr. de Prilly, évêque de Châlons, qui officiait à ces vêpres, fut invité par nos seigneurs à donner la bénédiction avec la relique. Cette cérémonie fut touchante: tout l'équipage était debout, attentif, recueilli, et il se mit à genoux, lorsqu'il fut béni, pendant que le vaisseau s'avancit majestueusement vers la plage d'Afrique.

La traversée a été magnifique. Le 26, les reliques vénérées avaient été disposées sur le pont du Gassendi, et on y a chanté les vêpres solennelles. Le 27, nous suivions les côtes de Sardaigne, et nous avions l'intention de débarquer à Cagliari, où ces restes précieux ont été conservés pendant 200 ans; mais la crainte de ne pas arriver le 28 à Bone ayant fait abandonner ce projet, les évêques se sont contentés de bénir solennellement l'île tout entière avec la chaise du saint.

Le 28 au matin, nous étions dans la rade de Bone. A sept heures, douze canots sont venus nous prendre, et, après une fort belle procession autour de la rade, au chant des psaumes et au bruit des salves d'artillerie, nous ont débarqués au mole, où nous attendaient M. l'abbé Suchet, à la tête du clergé, ainsi que les autorités et toute la garnison. Une foule d'Arabes s'étaient avancés jusque dans la mer pour mieux jouir de cet imposant spectacle. Jamais l'Afrique, depuis les jours de saint Augustin, n'avait, en effet rien vu de semblable.

Voici maintenant le récit complet quia été envoyé de Bone à l'*Univers*: Huit jours avant l'époque fixée, un missionnaire de Lyon, M. l'abbé Montial, avait commencé à prêcher une retraite dans la petite église de Bone. Ses prédications, accueillies d'abord avec une sorte d'indifférence, avaient bientôt réuni autour de sa chaire un nombreux auditoire, et lorsqu'arriva le

moment bienheureux où les reliques d'Augustin touchèrent ces bords, depuis quelques jours déjà le modeste temple se trouvait trop étroit pour la foule avide de la parole de Dieu.

Le 28 octobre, à peine le soleil frappait-il de ses premiers rayons les collines de l'Edough, que le canon annonça à la ville de Bone l'arrivée du trésor qui, depuis mille trois cent quarante-quatre ans, avait fui loin de ses rives. A ce signal de fête, bientôt répond le son joyeux des cloches. On annonce partout que durant la nuit deux bâtiments de l'Etat avaient mouillé près du port, et qu'à l'instant ils se pavosaient de leurs couleurs comme pour un jour de fête solennelle. On racontait aussi que sept évêques, députés de l'épiscopat français, avaient traversé la mer pour se joindre au triomphe du grand docteur, et qu'un clergé nombreux les accompagnait. Aussitôt la foule se précipite vers le port, où un arc de triomphe en verdure, portant pour inscription: *S. Augustin, son Hippone chérie*, avait été dressé par des mains habiles. A huit heures et demie du matin, la procession se trouvait rangée sur le port et jusque sur la jetée.

Bientôt, sur les ondes endormies, s'avance avec solennité une longue ligne de chaloupes; le bruit des rames tombant en cadence s'unit au chant grave du *Benedictus*, que les évêques et les prêtres, le cœur débordant d'un même sentiment de joie, font redire aux échos étonnés du rivage. La foule, pénétrée elle aussi d'un indéfinissable sentiment de bonheur, suit des yeux la sainte flottille, la voit doubler le fort Cigogne et s'avancer vers la jetée. Là, les marins, relevant leurs avirons, disposent leurs barques en demi-cercle, pendant qu'une d'elles s'approche du bord et y dépose la statue de bronze d'Augustin, destinée à couronner le monument élevé à son honneur. Les évêques, heureux témoins du triomphe du saint docteur, descendent ensuite sur ces rives, tandis que M. l'abbé Suchet, vicaire général d'Alger, archidiacre d'Hippone, placé sous un dais de velours cramoisi, don magnifique du roi à la cathédrale d'Alger, reçoit des mains du successeur d'Augustin le précieux dépôt que l'Eglise de Paris rend à sa sœur d'Hippone. Alors les prélats, précédés du clergé réuni, s'avancent en silence vers l'arc de triomphe sous lequel les autorités civiles et militaires attendent Mgr. l'évêque d'Alger pour lui présenter, ainsi qu'aux évêques compagnons de son pèlerinage, leurs félicitations et leurs vœux. Lorsque les saintes reliques ont été déposées sur un autel dressé à cet effet, M. Pépin, maire de Bone, placé au milieu de l'assistance, prononce d'une voix émue un discours plein de sentiments catholiques et patriotiques.

A ces paroles si dignes, si pleines de nobles sentiments, Mgr. l'évêque d'Alger répond en remerciant M. le maire, et avec lui toutes les autorités de l'empressement et du zèle qu'elles ont mis à contribuer au triomphe d'Augustin: il unit ses vœux à ceux qui lui sont exprimés pour que de ce jour fortuné date une ère nouvelle de bénédictions pour l'Afrique chrétienne, et pour la ville de Bone en particulier.

M. l'abbé Suchet s'avance ensuite, et adresse à Mgr. l'évêque d'Alger des paroles entraînantes.

L'émotion toujours croissante de Monseigneur ne lui permet de répondre qu'en peu de paroles à ce discours rempli d'une onction toute sacerdotale.

La procession se met alors en marche dans l'ordre suivant:

En tête s'avancent les enfans précédés d'une humble bannière, sur laquelle était brodé le signe du salut avec cette inscription: *In hoc signo vinces*. Les jeunes filles, vêtues de blanc, venaient ensuite rangées sous l'étendard de la reine du ciel. Elles étaient suivies des dames de la ville qui précédaient immédiatement treize sœurs de la doctrine chrétienne de Nancy, arrivées providentiellement ce jour même à la suite d'Augustin. Après la musique militaire, dont les accens s'élevaient à la gravité de la cérémonie, s'avancait portée sur un brancard par six marins de Gassendi, qui avaient brigué cet honneur, la statue de bronze du grand docteur représenté tenant entre ses mains un de ses immortels volumes. Douze enfans revêtues de longues robes de lin et portant des couronnes sur leurs têtes, répandaient devant les saintes reliques l'encens et les fleurs. Venait ensuite un nombreux clergé accouru de toutes les parties de la France pour assister à cette admirable solennité; ces ministres de Dieu, seuls entre tous avec les illustres prélats qui les suivaient, pouvaient dignement apprécier la grandeur de ce triomphe. Do leurs âmes débordant de joie s'élançait ce cantique de Sion si bien fait pour la circonstance: *In convertendo Dominus*, etc. Ils se rappelaient, à ces paroles *cunctis ibant et fiebant*, etc., la douleur dont avaient dû être remplis les cœurs de ces évêques d'Afrique, exilés, chassés de leur patrie par les barbares vandales; mais à la vue de ce retour inespéré d'Augustin dans son Hippone, ils chantaient avec une joie plus vive encore: *Venientes autem venient cum exultatione*.

Les noms de ces évêques représentans de l'épiscopat français, accourus sur les rives d'Afrique pour embellir de leur présence le retour d'Augustin dans sa patrie, appartiennent désormais à l'histoire, et nous sommes heureux de les faire connaître. MM. Donnet, archevêque de Bordeaux; de Monner de Prilly, évêque de Châlons; Sibour, évêque de Digne; de Mazenod, évêque de Marseille; Chatrousse, évêque de Valence; Dufêtre, évêque nommé de Nevers; Dupuch, évêque d'Alger.

Enfin venaient les saintes reliques placées dans une chaise de cristal et d'argent, portée sur un brancard orné de draperies, par MM. Montial, prédicateur de la station, et Banvoy(1), curé de Bone, qui depuis dix ans veille

(1) Premier curé de l'Algérie du diocèse de Nancy.

un soin particulier sur le troupeau qui lui est confié. Un riche dais étincelant de broderies d'or était soutenu par six notables de la ville. Les cordons étaient tenus par M. le colonel de la Légion étrangère, représentant l'armée; M. le maire représentant la ville; M. le procureur du roi, représentant la magistrature; M. de Saint-Léon, commandant de la milice africaine; M. le consul de Rome, représentant le corps des consuls; M. le capitaine commandant du port, représentant la marine. Derrière le dais, et réunis dans un même hommage, se groupaient M. le général Randon, M. le président du tribunal et toutes les autorités civiles et militaires de Bone.

« Au son des cloches qui remplissaient l'air de leurs joyeuses volées, au bruit des tambours, à l'harmonie de la musique militaire, se mêlait le chant grave et majestueux de l'église. C'est précédée de ce cortège, entourée de ces honneurs, que la sainte relique, après avoir passé sous un second arc de triomphe construit dans la rue de Constantine par la main pieuse des Maltais, arriva sur la grande place, où, au centre d'un carré de troupes était placé un autel tout à la fois simple et majestueux. Les précieux restes d'Augustin y sont déposés avec respect; en face, les évêques et les autorités forment un groupe recueilli; derrière l'autel, et comme à l'ombre d'Augustin, l'on voyait une députation de musulmans ayant le caïdi à leur tête; les troupes françaises et la milice africaine encadraient ce brillant tableau, et plus loin sur la place, aux fenêtres, une foule curieuse de voir, avide d'entendre, se tenait penchée et attentive pour ne rien perdre de ce grand spectacle.

« Le saint et redoutable sacrifice de la messe se commença et s'acheva au son d'une musique religieuse. Dans une circonstance aussi remarquable, le successeur d'Augustin ne pouvait pas ne pas payer au grand évêque d'Hyppone un juste tribut de louanges et d'amour. Son cœur, débordant de sentiments, se répandit sur son auditoire comme un fleuve d'éloquence. Jamais sa parole, si colorée, si chaude d'ordinaire, n'avait trouvée de plus brûlantes expressions. Il nous dit le bonheur dont son âme était remplie à la vue d'un tel spectacle. Puis, retraçant à grands traits le tableau du siège d'Hyppone par les Vandales, il fit retentir ces montagnes des cris des Barbares qu'avait appelés la vengeance de Dieu. Il peignit l'effroi dont cette grande ville était remplie, et nous montra Augustin expirant en priant pour son peuple. « Sans doute, ajouta-t-il, Dieu, pour le consoler à son heure dernière, lui fit entrevoir dans le lointain cet heureux jour qui devait ramener en triomphe dans son Hyppone chérie ses restes vénérés. » Puis, plaçant sa main sur le reliquaire sacré: « *Jungamus dextras*, s'écria-t-il, joignons nos mains, ô vous que je ne sais de quel nom appeler! Si je vous nomme mon père, ah! vous l'êtes certainement, je tremble d'usurper ce grand nom de votre fils; si je vous nomme mon frère, je rougis d'être aussi peu digne d'une telle parenté; si je vous nomme mon prédécesseur et mon aïni, vous l'êtes il est vrai, mais qui suis-je pour succéder à Augustin? Joignons donc nos mains, ô vous qui êtes mon père, mon frère, mon prédécesseur et mon aïni! joignons nos mains pour bénir cette nouvelle Hyppone qui vous reçoit avec tant de joie; pour bénir ce peuple que vous n'aviez pas connu, mais qui veut devenir votre peuple, pour bénir ces guerriers qui nous entourent, et au courage desquels nous devons ce doux triomphe d'aujourd'hui; pour bénir ceux-ci qui sont nos frères aussi quoique séparés de nous par une foi étrangère; pour bénir enfin ces lieux, cette terre que vos yeux contemplèrent jadis, ces montagnes qui retentissent tant de fois des accents de votre voix éloquente. »

« Après ces paroles si touchantes, les sept évêques montèrent l'un après l'autre à l'autel pour vénérer les ossements précieux d'Augustin, puis Mgr. d'Alger, les prenant dans ses mains, les montra au peuple et le bénit solennellement.

« La procession se remit alors en marche en chantant le *Te Deum* et vint à l'église, où les reliques furent placées sur l'autel pour y être exposées à la vénération des fidèles.

« Les vêpres furent chantées par Mgr. l'archevêque de Bordeaux, qui, dans un discours sur la solennité de ce jour, rappela avec bonheur qu'à pareil jour, quatre ans auparavant, il avait donné la consécration épiscopale au pieux successeur d'Augustin. Le soir, une illumination générale témoignait de la joie universelle.

« Nous ne devons pas passer sous silence la générosité avec laquelle les habitants de Bone ont offert l'hospitalité aux hôtes illustres qui étaient venus prendre part à cette cérémonie. Les autorités civiles et militaires surtout ont rivalisé d'empressement et de bonne volonté; M. le sous-directeur de l'intérieur, malade, n'ayant pu assister à la cérémonie, s'est fait un honneur de loger dans son hôtel Mgrs. de Bordeaux et de Marseille, et nous sommes heureux de pouvoir être l'interprète des sentiments de reconnaissance que nous avons entendus sortir de la bouche des vénérables prélats. Le souvenir des trois heureux jours passés à Bone restera gravé dans les cœurs de tous.

« Le samedi 20, l'empressement du peuple fut le même pour jour de la présence des saints évêques, et entendre leurs paroles. Mgr. l'évêque de Digne officia pontificalement, et, dans une instruction pleine de force et d'unction, il rappela qu'autrefois le diocèse dont il était évêque avait eu le bonheur d'être évangélisé par deux prêtres d'Hyppone, saint Vincent et saint Domnien, envoyés sans doute par Augustin. Profitant de la circonstance, il paya un juste tribut d'éloges au digne évêque d'Alger qu'il ne savait pas présent, et dont il raconta la vertueuse jeunesse pendant qu'il étudiait le droit à Paris. Mgr. Sibour termina en administrant les sacrements d'eucharistie et de confirmation à un grand nombre de fidèles.

« Aux vêpres solennelles de ce jour, la foule n'était pas moins grande que la veille. Mgr. l'évêque d'Alger raconta dans un discours simple les détails

de son voyage de Pavie à Bone. Il montra les peuples accourant de toutes parts à sa rencontre, les villes se revêtant spontanément de leurs habits de fête pour honorer les restes du docteur de l'église; et jusqu'aux moindres villages stationnant sur les chemins pour contempler un instant les ossements de celui qui fut si grand devant Dieu et devant les hommes.

« Ce discours fut suivi d'une cérémonie bien simple et bien touchante. La veille, à la suite d'Augustin, étaient arrivées de France douze sœurs de la doctrine chrétienne de Nancy; elles venaient sur ces bords prodiguer leurs soins aux jeunes personnes et porter des consolations aux malades. L'assistance toute entière les accompagna en procession dans leur nouvelle demeure; Monseigneur adressa aux enfants et aux parents quelques paroles d'édification puis bénit cette maison destinée à devenir le foyer de tant de bonnes œuvres.

« Le dimanche 30 octobre, le soleil se leva radieux dans un ciel d'azur. Ses rayons n'étaient point voilés par les épais brouillards qui, à cette époque, cachaient sa présence dans notre France, mais ils s'épanouissaient avec tout l'éclat, toute la chaleur d'un jour d'été.

« Dès l'aurore, le son répété des cloches annonça à la ville que le jour du triomphe était venu. Bientôt une foule nombreuse, composée de personnes de tout âge et de tout rang, se réunit dans l'église trop étroite pour la contenir et autour de ses murailles. A huit heures et demie, la procession se mit en marche dans le même ordre que la première fois; seulement la statue d'Augustin avait été transportée la veille à Hyppone. Mais à sa place une élégante cassette contenant les œuvres complètes d'Augustin, don précieux des frères Gaurme, était portée sur un brancard. Une branche d'olivier, chargée de ses fruits mûrs, ombrageait ce trésor, symbole ingénieux de la douceur et de l'abondance des écrits de l'évêque d'Hyppone.

« C'était un magnifique spectacle que cette procession, escortée par nos braves soldats, déroulant ses anneaux colorés sur les bords de la Bou-Dgemma, ramenant en triomphe dans son Hyppone les restes du saint évêque que quatorze siècles auparavant les Barbares en avaient chassés, et faisant retentir les collines de l'Edough du chant de joie *In exitu Israel*, qui rappelait si bien ce miracle de la Providence. Ce jour n'était plus où des évêques se hâtaient d'enlever ces dépouilles chéries à la profanation du Vandale. Quatorze siècles durant l'église d'Hyppone, assise comme une veuve désolée sur les rives de la Seybouse, avait redit sa douleur aux échos impuissants; quatorze siècles elle avait été outragée par le pied du Barbare: un seul jour se levait qui devait essuyer toutes ses larmes. Voyez comme ses nombreux enfants se réjouissent à sa vue; leurs chants à son approche viennent frapper doucement son oreille. Au pont antique de la Bou-Dgemma (père de l'église), près des ruines désolées de la basilique de la paix au pied même du mamelon d'où Hyppone découvre la mer, des arcs de triomphe sont dressés, et les restes bénis d'Augustin ressaillent à l'approche de sa ville chérie, trois fois reçoivent les hommages des évêques et du peuple.

« Sur cette verte colline que les oliviers recouvrent comme une chevelure, au-dessus de ces immenses citernes, ouvrage gigantesque d'un peuple géant qui pourtant se mourait alors, dans ce lieu que les traditions chrétienne et arabe rapportent avoir été la sépulture d'Augustin, s'élevèrent, par les soins des évêques de France, un monument destiné à perpétuer le souvenir du grand évêque d'Hyppone. Sur un socle circulaire de trente mètres de pourtour en existe un second environné d'une haute barrière de fer. Au centre de cette enceinte pavée de marbre blanc est placé un autel aussi de marbre, surmonté de la statue de bronze d'Augustin. De là, le regard s'arrête, à gauche sur les hautes collines de l'Edough, sur la plaine marécageuse qui s'étend en demi-cercle à ses pieds, il suit jusqu'à la mer la Bou-Dgemma endormie entre ses rives sablonneuses, puis voit dans un horizon rapproché Bone et ses maisons blanches, les vaisseaux au mouillage, et plus loin encore, la mer et les cieux. En face se déroule cette plaine si verte, où, depuis quatorze siècles, à l'ombre des figuiers et des oliviers, la vieille Hyppone dort d'un sommeil de mort. Au-delà de cet espace, et s'avancant avec lenteur vers la mer qui la reçoit dans son sein, la Seybouse, dont les eaux saumâtres ne prient plus que de légers vaisseaux. Enfin, sur la droite, après avoir parcouru des plaines où une végétation luxuriante invite le colon à la culture, le regard va s'arrêter au loin sur les montagnes bleues qui bordent le golfe de Bone.

« Sur l'esplanade qui entoure le monument, sur le mamelon disposé en gradins, à l'ombre de ces oliviers séculaires dont les branches plient tristement sous le poids de fruits qu'aucune main ne vient cueillir, se groupent, sentent mille et mille personnes, qu'une sainte curiosité a attirées dans ce lieu. Ce sont d'abord les lignes de nos braves soldats, qui dans ce jour n'auront point de combats à livrer à l'ennemi. La milice africaine en uniforme n'a pas été la dernière à rendre les honneurs au patron de la cité. Les marins des deux bâtiments qui ont eu le bonheur d'accompagner les saintes reliques sont venus aussi se mêler à cette fête. Puis, aux Français, aux Maltais, aux Italiens, aux Espagnols confondus ensemble, sont venus se joindre, revêtus de leurs costumes si variés et si pittoresques, les Maures et les Arabes qui, eux aussi, veulent unir leurs hommages à ceux des chrétiens, pour augmenter le triomphe du grand *Roumi* dont le souvenir est célèbre parmi eux, et qu'ils prétendent honorer à leur manière en venant chaque semaine, dans ce lieu lui offrir des sacrifices.

« Arrivés au pied du mamelon, la procession le gravit lentement et vint s'arrêter sur l'esplanade. Les évêques, revêtus de clipeaux magnifiques, envoyés d'Alger pour ajouter à la pompe de la cérémonie, et la tête recouverte de la mitre, entrèrent dans l'enceinte réservée en chantant le *Psalmus Lamentatus sum*. Mgr. l'archevêque de Bordeaux bénit d'abord l'autel sur lequel

ont déposées les saintes reliques. Le saint sacrifice de la messe commence, tout le peuple s'y unit avec un merveilleux recueillement. A peine est-il terminé que Mgr. de Bordeaux, se dépouillant de ses ornemens pontificaux, avance jusqu'à l'entrée de l'enceinte, et, s'adressant au peuple nombreux qui l'entoure, dans un discours plein d'idées élevées et d'heureuses illusions, développe ces trois pensées : — la religion est éminemment civilisatrice, — elle seule procure le bonheur véritable en ce monde. L'orateur sacré prouve sa première proposition en jetant un regard sur ce qu'était ce pays avant l'introduction des Barbares, ce qu'il a été depuis que la religion a fui ses bords. "Et maintenant, ajoute-t-il, si la civilisation doit encore refleurir dans ces lieux, si l'Arabe doit apprendre un jour à cultiver cette terre qu'il foule aujourd'hui d'un pied stupide, ce seront des religieux qui le leur apprendront, ce seront des trappistes." Passant à sa seconde pensée, l'orateur sacré nous montre la religion seule capable de verser la consolation dans un cœur brisé ; et, prenant pour exemple cette auguste mère à laquelle on vint apprendre un jour que son fils, sur lequel reposaient tant de hautes destinées, était couché sur un lit de mort, il nous la montra prosternée la face contre terre, et ne trouvant ni paix et courage pour son âme désolée que dans les pratiques de la religion. L'éloquent orateur, toujours heureux dans ses citations, prouve, par le témoignage de Napoléon lui-même, disant à un général de sa grande armée : "Tu es le plus heureux de mon empire parce que tu es le plus chrétien" (et ce général s'appelait Drouot), qu'il n'y a point, qu'il ne peut y avoir de vrai bonheur que dans la religion, mais dans la religion véritablement pratiquée, et non pas dans ce vague sentiment de religiosité qui se contente d'admirer et ne comprend pas que la religion c'est croire et aimer.

Ce discours, prononcé avec une chaleur et un entraînement extraordinaires, produit une impression si profonde, que si le respect dû à la gravité de la cérémonie n'eût retenu l'enthousiasme, l'auditoire se fût levé spontanément et eût applaudi, tant ces paroles avaient trouvé d'écho dans tous les cœurs français.

Chacun des évêques monta ensuite à l'autel, et, prenant dans ses mains la châsse consacrée, il bénit avec le bras d'Augustin le peuple, la ville et le pays tout entier.

Celui dont la voix puissante n'a pas laissé en France une ville qu'elle n'ait remuée, Mgr. Dufêtre, que ses vertus et son zèle viennent de faire appeler au siège de Nevers, avant de lever à son tour sur le peuple le bras d'Augustin, qui tant de fois s'était étendu dans ces lieux pour bénir, voulut ajouter quelques paroles aux paroles si éloquentes de l'archevêque de Bordeaux. Il raconta qu'autrefois à Rome il était allé prier sur le tombeau de saint Dominique, son glorieux patron, et que jusque-là il n'avait point porté d'autre nom, mais que, du jour où il recevait l'onction sacrée, il joindrait à son nom celui d'Augustin, dont il se proposait d'imiter les vertus épiscopales. Il acheva en exhortant le peuple à conserver la mémoire de ce grand jour par un redoublement de confiance dans la protection d'Augustin.

Enfin, après avoir reçu des mains de Mgr. d'Alger le reliquaire vénéré, le futur évêque bénit aussi le peuple prosterné.

Sur le point de saluer d'un dernier adieu cette Hyppone qu'ils étaient venus voir de si loin, les pieux évêques voulurent répandre encore une dernière bénédiction sur ce rivage témoin de tant de merveilles, et, unissant leurs mains consacrées, ils bénirent tous ensemble, au nom de la divine Trinité, cet heureux peuple qui dans ce jour puisait sans fin à la source des grâces. Tout le clergé entonne alors en chœur le *Te Deum*, ce chant d'actions de grâce attribué à Augustin, puis il dirige vers les tentes dressées à peu de distance pour y déposer les ornemens sacerdotaux, et là reçoit les félicitations des généraux Randon et Baraguey-d' Hilliers, qui avaient assisté à cette imposante cérémonie à la tête de leur état-major.

Il était midi, le soleil versait ses rayons les plus ardents. Tout le peuple se disperse à l'ombre des oliviers, depuis la basilique de la paix jusqu'au sommet du mamelon d'Hyppone, pour se reposer et prendre son repas. Dans l'enceinte des antiques citernes, M. le général Randon avait fait préparer un banquet auquel vinrent s'asseoir les sept prélats et les autorités civiles et militaires.

Le désir de passer les fêtes de la Toussaint à Alger engagea les pieux pèlerins à hâter leur départ ; mais avant de s'éloigner peut-être pour toujours, les charitables prélats voulurent faire participer les pauvres à la joie commune, en leur distribuant d'abondantes aumônes, imitant en cela le premier des pasteurs dont il est dit qu'il passa en faisant le bien, *transiit bene faciundo*. Des barques vinrent les prendre au port de la Seybouse, et bientôt nous les vîmes, accompagnés des regrets de toute la population, regagner leurs vaisseaux, qui, une heure plus tard, saluaient d'un dernier adieu la ville hospitalière de Bone.

Nous lisons dans une autre correspondance :

En descendant d'Hyppone, nous trouvâmes sur les bords de la Seybouse des embarcations qui nous conduisirent à nos navires. Une heure après, nous étions en mer et nous faisons voile pour Alger, où nous arrivâmes dans la nuit du 31. Le jour de la Toussaint, Mgr. de Bordeaux a officié pontificalement dans l'élégante mosquée dont on a fait la cathédrale ; tous les évêques assistaient à la cérémonie. Le soir, Mgr. Dufêtre a prêché au milieu d'un immense concours. Il a parlé avec une conviction qui donnait quelque chose de prophétique à son accent, des destinées futures de l'Algérie, de la conversion des infidèles de cette nouvelle France, etc. Je renonce à vous dire l'effet qu'il a produit.

Jeudi soir, 3 de ce mois, Mgr. l'archevêque de Bordeaux, accompagné de l'évêque d'Alger et de cinq évêques de France, s'est rendu à Blidah pour la consécration de l'Eglise catholique, à laquelle a été affectée une des quatre mosquées de la ville. Cet édifice, d'une noble et simple architecture est l'un des plus remarquables que la piété musulmane ait élevés en Algérie, la consécration a eu lieu le lendemain matin. C'était une imposante manifestation de cette grande réaction religieuse qui, au nom de la civilisation, ramène, après quinze siècles d'absence, le christianisme triomphant sur le sol africain, d'où il avait été chassé par les armes des Barbares.

Lorsque, il y a à peine deux ans, cette mosquée reçut la destination qu'elle a aujourd'hui, Blidah était arrivé au dernier terme de sa décadence. Aux ruines du tremblement qui, quelques années avant la conquête, avait renversé la ville et fait périr les deux tiers des habitans, la guerre avait ajouté de nouvelles ruines : une grande partie des orangeries avait disparu ; toutes les sources de travail, d'aisance et de prospérité étaient taries ; la population, considérablement éclairée par l'émigration, s'éteignit peu à peu au milieu d'une misère profonde, dans cette ville étroitement bloquée et resserrée par les Arabes. Aujourd'hui, grâce aux événemens accomplis, aux efforts constans de l'administration, la situation est toute autre, et le pays marche vers une prompte régénération. La transition préparée a été brusquée. Hier, l'atonie la plus complète, la destruction rapide, aujourd'hui le mouvement incessant, créateur, l'activité la plus entreprenante et quelquefois la plus désordonnée.

Le dimanche 6, tous les évêques ont successivement béni la ville et les fidèles d'Alger ; puis, après avoir dîné chez le gouverneur-général, ils se sont embarqués pour la France. Le 7, un violent coup de vent nous a obligés à chercher un refuge dans la baie de Palma (Ile majorique) ; nous avons passé deux jours dans cette île. Au moment où je vous écris, Marseille est en vue : j'y terminerai ma lettre ce soir. Adieu.

On écrit de Marseille, 15 novembre :

Hier matin, Mgr. de Mazenod, suivi de plusieurs ecclésiastiques, a monté à la chapelle de Notre-Dame-de-la-Garde, pour y rendre grâces de son heureux retour. Le prélat a voulu consacrer par son exemple la pieuse coutume des marins qui, échappés aux périls de la navigation, se font un devoir d'accomplir ce pèlerinage. Lui aussi avait eu sa part du danger, car la tempête qui a forcé le Gassendi de chercher un asile à Palma, était plus violente qu'on ne l'a d'abord annoncé ; la barre du gouvernail s'est brisée, il a fallu près d'une demi-heure pour la réparer, et si on eût été plus près de la terre, le bâtiment qui ne gouvernait plus y eût été sans doute jeté au risque de périr corps et biens.

AVIS.

MM. LES CURÉS qui désirent se procurer un **BEDAU** intelligent et recommandable pourront s'adresser à CE BUREAU. Des certificats satisfaisans seront présentés.

LIBRAIRIE D'E. R. FABRE,
RUE SAINT-VINCENT,
No. 3.

Le soussigné est très reconnaissant pour l'encouragement qu'il a reçu de ses nombreuses pratiques, et a bien l'honneur de leur annoncer qu'il se propose de partir pour FRANCE vers la fin de Janvier.

Les personnes qui voudront bien l'honorer de leurs commandes sont priées de le faire aussitôt que possible.

Il prie instamment les personnes qui lui sont endettées de venir régler leur compte sous le plus court délai.

Montréal, 29 Novembre 1842.

A VENDRE,

à CE BUREAU ET CHEZ LES LIBRAIRES DE MONTRÉAL, DE QUÉBEC ET DE TROIS-RIVIÈRES,

UN CALENDRIER ECCLESIASTIQUE ET CIVIL.

Pour l'année 1843.

Ce CALENDRIER contient outre une liste complète du CLERGÉ CATHOLIQUE des DIOCÈSES de MONTRÉAL et de QUÉBEC, les ÉPOQUES ECCLESIASTIQUES notamment celles concernant le CANADA, l'ORDO ou l'ORDRE des RUBRIQUES, la Liste et les Termes des Cours de JUSTICE, la Liste des principaux OFFICIERS du GOUVERNEMENT, des MEMBRES de la LÉGISLATURE, des MAGISTRATS, des COMMISSAIRES pour l'érection des Paroisses, des AVOCATS, des NOTAIRES etc., les BANQUES de MONTRÉAL avec leurs jours d'escompte, etc., etc.

Le CALENDRIER ECCLESIASTIQUE ET CIVIL se recommande par sa perfection typographique. On se le procure à très bas prix.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, P. TR. DE L'ÉVÊQUE.
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET,